

crois que tu le trouveras bien de la lecture de cette œuvre.

Deux ou trois jours s'étaient écoulés quand celui qui avait été cherché le livre demanda à l'autre s'il était satisfait de son Chateaubriand.

— Oh ! très-content, lui fut-il répondu.

— Es-tu bien avancé dans ta lecture ?

— Joliment ! Je suis déjà rendu à ce chapitre où l'on voit dans le lointain le château brillant !

Il avait pris, cet animal, le nom de l'auteur qu'il estropiait aussi atrocement pour le titre du livre !

\* \* \*

C'était à Montréal, et si je ne fais pas erreur, en février 1856.

Des étudiants en médecine étaient chez le restaurateur Compain l'admission d'un nouveau condisciple.

Après avoir bien mangé et bu force rasades, les propos échelés ne manquèrent pas. Comme les autres le nouvel aspirant s'efforçait de tirer son épingle du jeu. On remarqua même chez lui un peu trop d'aplomb, surtout lorsqu'il s'agissait de choses tout à fait en dehors de sa compétence.

Cela agaçait les nerfs d'un étudiant de deuxième année qui, trouvant l'occasion venue de confondre ce jeune importun, parla ainsi à la réunion :

— Mes amis, il y en a qui disent que je travaille beaucoup, et je ne suis pourtant qu'un paresseux. Dans un an je dois subir mon examen, et vous me croirez si vous voulez, je suis encore à savoir où se trouve le pont de Varole.

— Ah ! bien, en voilà une bonne ! s'écrie en riant notre aspirant. Le pont de Varole ! mais son nom seul indique qu'il est situé en France !

A l'ilarité générale qui suivit ces paroles, l'amphytrion vit bien qu'on lui avait tendu un piège ; mais, trop orgueilleux pour demander en quoi il venait de se rendre ridicule, il se retira sans proférer une parole.

Une fois dehors, il courut tout droit à sa pension, et ouvrant le dictionnaire au mot Varole, il se trouva un peu moins savant qu'il le prétendait après avoir constaté que le pont ainsi désigné est la promenade qui réunit les deux moitiés du cerveau.

\* \* \*

Afin, sans doute, de trouver le temps moins long, plusieurs jeunes personnes s'étaient réunies, rue St. \*\*\*\*\*, chez une amie à elles.

Tout en cousant et brodant, on caquetait de mille choses plus ou moins intéressantes, quand enfin se présenta la grande et importante question du mariage. Chacun fit le tableau des rêves qu'elle comptait voir se réaliser ; mais comme pas une d'elles n'avait encore d'amant sur qui elle pouvait compter

pour faire une fin, elles finirent par se communiquer quelle était la profession qui les porterait à choisir un prétendant plutôt que l'autre.

Une seule, qui répondait au joli nom de Louise, ne s'était pas prononcée sur ce point.

— Mais, toi, Louise, lui fit-on observer, est-ce que tu n'as pas de prédilection pour un des états que l'on vient de nommer ?

— Oh ! non, répondit-elle ; je ne suis pas, moi, si fière que vous, qui ne voulez que des avocats, des médecins ou des notaires.

— Mais qui voudras-tu donc ? lui fut-il répliqué, avec l'intonation que l'on prendrait pour dire : " Est-ce que des hommes d'une autre profession que celles-là sont dignes de nous ? " D'où le lecteur peut conclure que cette petite scène se passait dans un quartier passablement aristocratique.

— Oh ! moi, reprit Louise, je me contenterai bien de celui qui cherche en ce moment à me faire la cour.

— Que fait-il, celui-là ?

— Il est photographe !

— Un photo..... ! L'étonnement les empêcha d'articuler le reste.

— Oui, oui, un photographe ! et s'il me prend jamais pour femme, j'aurai sur vous un grand avantage, celui de pouvoir me faire prendre.....

— Te faire prendre..... Quoi ?

— Eh ! mon Dieu ! me faire prendre sur tous les sens..... ma photographie !

Le lecteur devint sans peine que les rires avaient commencé à se faire entendre avant que les deux derniers mots fussent prononcés.

ARGUS.



On peut se procurer une collection complète de notre journal en expédiant sous enveloppe la somme de 50 centins à L. P. NORMAND, Québec.

LA SCIE se vend chez M. E. BALZARETTI, Marchand de Tabac, No. 19, rue Desfossés, chez M. P. HIRBER, Parfumeur Français, No. 20, rue Desfossés, chez M. L. FRÉCHET, Restaurant, vis-à-vis l'Hôtel Russell, Côte du Palais et au No. 40, rue de la Couronne, Saint-Roch.

## MAISON-PENSION L'HOIST.

MONSIEUR L'HOIST annonce aux personnes qui ont bien voulu l'encourager, qu'il est prêt à recevoir des ordres pour Diners, Bals, Soupers, Diners avec desserts, glaces et gâteaux de dessert, dans un style inconnu aux " cordons bleus " de Québec, — un très grand avantage pour les familles là où il peut arriver ex-abrupto quelques personnes, pour lesquelles ils ne seraient pas préparés. A quelques minutes de notice, il pourra, en tout temps, fournir des plats de Viandes, Entrées, Entremets, Gelées, etc., etc.

A la Maison-pension L'Hoist, — " Le Club," il ne sera admis que les personnes auxquelles sa circulaire sera adressée, par lui-même, pour eux et leurs convives.

Déjeuner de 8 à 11 heures, A. M. Potages, Collations froides ou chaudes, Côtelettes, etc., variant tous les jours et selon les saisons. Huitres, Homards, Champignons, Truffes et Comestibles français, toujours en abondance.

Des Pensionnaires au mois seront admis avec des conventions raisonnables.

La Maison St. Pierre sera toujours ouverte pour Fêtes Champêtres, Piques, etc., autant pendant l'hiver que l'été, ou, en donnant avis à 12½ rue Couillard, les soirées sur la plus grande échelle peuvent être préparées avec musique, etc., sous le plus court délai.

T. P. BEDARD,  
Avocat,



Bureau, Haute-Ville, rue Desjardins,  
Maison de Rollo Campbell.

Consultations de 5 h. à 7 h. P. M., à sa demeure, rue de la Couronne, n. 39.

E. BALZARETTI,  
MARCHAND DE TABAC.



No. 19, rue Desfossés, St. Roch.  
(Vis-à-vis l'Ecole des Frères.)